





Orizons

Daniel Cohen éditeur
www.editionsorizons.fr

Universités
sous la direction de Peter Schnyder
www.orizons-universites.com



ISBN : 978-2-336-29843-6
© Orizons, Paris, 2014





L'Amour Singe
ou la passion selon King Kong






Comparaisons

Série dirigée par :
Florence Fix (Université de Lorraine)
Frédérique Toudoire-Surlapierre (Université de Haute-Alsace)

Comité scientifique : • Antonio Dominguez Leiva (UQAM, Québec) ;
• Vincent Ferré (UPEC, Université Paris Est Créteil) ; • Sébastien
Hubier (Université de Reims) ; • Bertrand Westphal (Université de
Limoges).



La collection « Comparaisons » comprend des essais, des ouvrages collectifs et des monographies ayant trait au comparatisme sous toutes ses formes (démarches transdisciplinaires, théorie de la littérature comparée, croisements entre littérature et arts, mais aussi sciences humaines et sciences exactes, histoire culturelle, sphères géographiques). L'esprit se veut également ouvert aux transferts culturels et artistiques, aux questionnements inhérents aux différentes modalités de la comparaison.



Antonio Dominguez Leiva

L'Amour Singe

ou la passion selon King Kong

Généalogie d'un mythe sexuel

Orizons
2014

Déjà parus

- Écrire la danse ? Dominique Bagouet*, Bengi ATESÖZ-DORGE, 2012.
À la conquête du Graal, Alicia BEKHOUCHE, 2012.
Le Théâtre historique et ses objets, Florence FIX (dir.), 2012.
Musique de scène, musique en scène, Florence FIX, Pascal LÉCROART et Frédé-
rique TOUDOIRE-SURLAPIERRE (dirs), 2012.
- Maniérisme et Littérature*, Didier SOULLER (dir.), 2013.
L'Invisible théâtral, Yannick TAULIAUT, 2013.
Notre besoin de comparaison, Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE, 2013.
- Les Mondes de Copi*, Isabelle BARBÉRIS, 2014.
Le Parasite au théâtre, Isabelle BARBÉRIS et Florence FIX (dirs), 2014.
L'Amour Singe, Antonio DOMINGUEZ LEIVA, 2014.
La Plume et le ballon, Alain MONTANDON, 2014.
Théâtre et Politique, tome I : THÉÂTRE POLITIQUE — *Modèles et concepts*, Muriel
PLANA, 2014.
Théâtre et Politique, tome II : THÉÂTRE POLITIQUE — *Pour un théâtre politique*,
Muriel PLANA, 2014.
Corps obscènes, Pantomime, tableau vivant, et autres images pas sages, Arnaud
RYKNER, 2014.



« S'il n'existait point d'animaux, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible. »

BUFFON

« L'animal qui est en l'homme en tant que psyché instinctive menace de devenir dangereux quand il n'est pas reconnu et intégré. »

A. JAFFÉ, in C. G. JUNG, *L'Homme et ses symboles*.

« Ce fut la Belle qui tua la Bête. »
Épitaphe de King Kong prononcée par Carl Denham.

Du même auteur

Essais critiques

- Laberinto imaginario de Jan Potocki. Manuscrito encontrado en Zaragoza (Análisis crítico)*, Madrid, U.N.E.D, 2000.
- Décapitations, du culte des crânes au cinéma gore*, Paris, PUF, 2004.
- La Vie comme songe, une tentation de l'Occident*, Dijon, E.U.D, 2007.
- Sexe, opium et charleston. Les vies surréalistes*, Dijon, Murmure, 4 vols, 2008-2012.
- Avec S. Hubier et F. Toudoire-Surlapierre, *Le Comparatisme, un univers en 3D ?*, Paris, Éditions l'Improviste, 2012.
- Esthétique de l'éjaculation*, Dijon, Murmure, 2013.
- Invasion zombie*, Dijon, Murmure, 2013.
- Avec Simon Laperrière, *Snuff movies. Naissance d'une légende urbaine*, Dijon, Murmure, 2013.
- Messaline, impératrice et putain. Généalogie d'un mythe sexuel*, (sous presse), 2014.

Co-éditions

- Avec M. DÉTRIE (éds), *Le Supplice oriental dans la littérature et les arts*, Dijon, Murmure, 2005.
- Avec S. HUBIER (éds), « Érotisme et ordre moral », *Revue d'Études Culturelles*, n. 1, Dijon, ABELL 2005, Édition online sur www.etudesculturelles.weebly.com
- Avec S. HUBIER (éds), « Le nain et autres figures de miniaturisation de l'humain », *Revue d'Études Culturelles*, n. 2, Dijon, ABELL, 2006 ; Édition online *ibid.*
- Avec S. HUBIER (éds), *Délicieux supplices, Érotisme et cruauté en Occident*, Dijon, Murmure, 2008.
- Avec P. Chardin, S. Hubier et D. Souiller (éds), *Études culturelles, anthropologie culturelle et comparatisme*, Dijon, 2 vols, 2011.
- Avec S. HUBIER (éds), « Towards a New French Comparatism / Pour un comparatisme français renouvelé », *Revue d'études culturelles*, Dijon, ABELL, n. 4, 2012.



Romans

Los Círculos, Barcelona, Saymon, 2010

Avec Jose Angel Mañas *El Quatuor de Matadero*, Algaida, 2009

El Honor de los Campeador, Madrid, Booket

El Factor Hispano, Madrid, Booket

Gothic Galicia, Madrid, Booket

Al Servicio de Su Majestad, Madrid, Booket

Muerte de un Escritor, Madrid, Booket

El Ser Venido del Espacio, Madrid, Booket

Las noches del dado, Literaturas Com Libros





L'éditeur et Antonio Dominguez Leiva remercient l'ILLE (Institut de recherche en langues et littératures européennes — Université de Haute-Alsace, Mulhouse), pour son précieux soutien à la publication de cet ouvrage.





« King Kong girl »

Préface de Frédérique Toudoire-Surlapierre

N'est-il pas surprenant qu'une femme écrive quelques lignes de préface d'un ouvrage écrit par un homme et consacré à King Kong et aux amours singes ? Serait-ce le signe d'une domination masculine parfaitement accomplie, ou bien son exact contraire, ou encore que, dans le fond, cette répartition génériquement sexuée serait moins opérante qu'on ne le dit — ou qu'on ne voudrait le croire ? Parler d'« amour singe », c'est placer l'effraction, la transgression et la violence dans une perspective sentimentale — l'amour —, et dans une relation de proximité — la fortune du singe comme animal tient à sa proximité avec l'homme. Le moins que l'on puisse dire est qu'Antonio Dominguez Leiva a traqué l'Amour Singe sous toutes ses formes : « depuis les luxures primordiales des cynocéphales et des satyres jusqu'aux belles captives de l'âge baroque », « des bestialités frénétiques jusqu'aux perversions de la Décadence et de *King Kong* à sa relecture féministe au tournant du millénaire », il a pisté les amours simiesques jusque dans leurs avatars les plus contemporains. De sorte qu'en réalité, la lecture de *L'Amour Singe* rééquilibre les enjeux masculin-féminin d'une homogénéisation des forces, la possibilité même d'un dialogue des polarisations génériques. Concrètement, l'un des effets de la lecture de cet essai fut de revenir à *King Kong théorie* de Virginie Despentes, sans doute parce qu'il me permettait de confronter un point de vue masculin sur King Kong avec celui d'une femme. Là où Antonio Dominguez Leiva s'attache à suivre « la trace de cet Amour Singe qui a progressivement acquis, à partir de ses très humbles origines, la prégnance d'un mythe sexuel en Occident », Virginie Despentes se sert de King Kong

pour dénoncer ce qu'elle ressent encore comme une défense des droits des femmes. S'appuyant sur les théories développées par Derrida dans *L'Animal que donc je suis* (2006), Antonio Dominguez Leiva décompose la façon dont les études post-féministes concentrent, dans la figure du singe ce que Derrida appelle « le mal de l'animal » :

Le mal de l'animal, c'est le mâle. Le mal vient à l'animal par le mâle. Il serait assez facile de montrer que cette violence faite à l'animal est sinon d'essence, du moins à prédominance mâle, et comme la dominance même de la prédominance, guerrière, stratégique, chasserresse, viriloïde¹.

Refusant le déni, et assumant un retour du refoulé féminin, le petit texte de Virginie Despentes, *King Kong théorie* (2006), fonctionne comme une bombe au beau milieu des amours simiesques. Que Virginie Despentes choisisse d'intituler l'un de ses ouvrages, *King Kong théorie*, n'est pas un hasard ni une coïncidence fortuite avec le titre de cet essai d'Antonio Dominguez Leiva qui articule la généalogie d'un mythe sexuel avec la figure de King Kong, bête monstrueuse s'il en est. Or justement, ce que montre Virginie Despentes, est à quel point la société occidentale s'est débrouillée pour que la femme n'ait accès à aucune culture sexuelle, faisant de la maternité « l'expérience féminine incontournable, valorisée entre toutes ». Cantonner la femme à un rôle maternel, c'est l'empêcher d'aller voir ailleurs. Dans le chapitre intitulé « King Kong girl », Virginie Despentes s'attache à la figure de King Kong dans la version filmique de Peter Jackson datant de 2005. Une femme blonde est kidnappée pour servir d'offrande à King Kong. Le singe est physiquement rapproché de la bête — pour contrecarrer sa proximité avec l'être humain : « Il n'est ni mâle ni femelle. Il est juste poilu et noir². » La particularité de ce film est de ne pas activer la pulsion bestialo-érotique : « La Belle et la Bête s'appriivoisent et se protègent, sont sensuellement tendres l'une avec l'autre. Mais de façon non sexuée. » L'île, Skull Island, regorge néanmoins de créatures sexuellement connotées et suggestives : chenilles monstrueuses, tentacules visqueux, moites et roses, araignées velues, toute une sexualité polymorphe grouille littéralement sur cette île. King Kong fonctionne « comme la métaphore d'une sexualité d'avant la distinction des genres, telle qu'imposée politiquement autour de la fin du XIX^e siècle ». L'enjeu cinématographique est de rendre visuelle cette sexualité — donc de *l'exposer* —, tout en signifiant, dans le même temps, le coût de cette monstration — dessein moral du cinéma américain. De retour à New York, la belle blonde va servir d'appât aux hommes — dits civilisés — pour piéger la Bête. Il ne suffit pas de la capturer,

1. J. Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 144.

2. V. Despentes, *King Kong théorie* (2006), Paris, Le Livre de poche, 2010, p. 112.

il faut encore qu'elle puisse être exhibée : mais la violence et le sexe sont-ils réellement « domesticables par la représentation³ » ? Rien n'est moins sûr. La Bête s'échappe et « cherche sa blonde » : si la quête est moins sexuelle que sensuelle, là encore cette substitution a un prix : la vie de la Bête. Mais qui a réellement tué la Bête ? Virginie Despentes conteste cette phrase, celle-là même qu'Antonio Dominguez cite comme *épitaphe en épigraphe* de son livre : « *Ce fut la Belle qui tua la Bête* », épitaphe de King Kong prononcée par Carl Denham. Virginie Despentes, faut-il s'en étonner, s'oppose à cette interprétation. Ce n'est pas la Belle, mais les hommes qui sont responsables de cette mise à mort : « La Belle n'a pas pu empêcher les hommes ni de ramener la Bête, ni de la tuer. Elle se met sous la protection du plus désirant, du plus fort, du plus adapté. Elle est coupée de sa puissance fondamentale ? C'est notre monde moderne⁴. » Exhibition provocante d'une soumission féminine et de l'aura que provoque la puissance masculine, qu'elle soit animale ou humaine.

Que Virginie Despentes choisisse de parler de ce film dans un essai qui relate un fait autobiographique traumatisant, ce viol dont elle fut la victime alors qu'elle avait dix-sept ans, révèle certains des enjeux du choix même de cette figure de King Kong. Tout, dans la société, est fait que pour la femme soit asservie, et plus précisément sexuellement redevable. La femme est « du “sexe de la peur, de l'humiliation, le sexe étranger” », parce que « c'est sur cette exclusion de nos corps que se construisent les virilités, leur fameuse solidarité masculine, c'est dans ces moments qu'elle se noue. Un pacte reposant sur notre infériorité⁵ ». Au-delà de cette agression — qui obsède Virginie Despentes dans ses écrits comme dans son existence —, *King Kong théorie* est aussi une dénonciation-réflexion du viol comme « programme politique : squelette du capitalisme, il est la représentation crue et directe de l'exercice du pouvoir. Il désigne un dominant et organise les lois du jeu pour lui permettre d'exercer son pouvoir sans restriction⁶ ». Le viol n'est pas seulement une violence faite au corps, il opère également comme une déclaration de guerre civile : « L'organisation par laquelle un sexe déclare à l'autre : je prends tous les droits sur toi, je te force à te sentir inférieure, coupable et dégradée. » Virginie Despentes va encore plus loin : elle dénonce le rôle joué par la littérature, la culture, le cinéma dans l'acceptation de l'asservissement de l'autre sexe en rappelant que le viol est un « rituel sacrificiel central, il est omniprésent dans les arts, depuis l'Antiquité, représenté par les textes, les statues, les peintures, une constante à travers les siècles. Dans les jardins de

3. *Ibid.*, p. 113.

4. *Ibid.*, p. 115.

5. *Ibid.*, p. 34-35.

6. *Ibid.*, p. 50.

Paris aussi bien que dans les musées, représentations d'hommes forçant des femmes. Dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, « On dirait que les dieux passent leur temps à vouloir attraper des femmes qui ne sont pas d'accord, à obtenir ce qu'ils veulent par la force⁷ ». Il existe néanmoins des œuvres qui défont ces codes et ces discours, qui les déconstruisent en leur faisant perdre une légitimité puisant dans des représentations sexuées inconscientes : « Les petites filles sont dressées pour ne jamais faire de mal aux hommes, et les femmes rappelées à l'ordre chaque fois qu'elles dérogent à la règle. Personne n'aime savoir à quel point il est lâche⁸. »

« Comment passe-t-on de ce régime à la révolution sexuelle des amours simiesques, foisonnantes dans les productions de la *sexploitation* ? » s'interroge Antonio Dominguez Leiva : « Et comment survivent-elles, encore une fois, à la croisade morale qui vise, sans toutefois entièrement réussir, à mettre une halte à cet ébranlement collectif ? Que nous reste-t-il, enfin, de ces amours, à l'âge de la "correction politique", des droits des animaux et du post-féminisme ? » L'analyse de l'évolution même de ce mythe permet également de répondre à notre propre interrogation : pourquoi parler des amours simiesques *aujourd'hui* ? Le mythe devient plus explicite et perd ce qui faisait l'une de ses modalités : son caractère allusif ou elliptique, ce qui lui permettait de conserver sa dimension transgressive, archaïque et dérangeante. *L'Amour Singe* fonctionne moins comme une valorisation masculine qu'il ne démine — en les décillant — les modalités d'une construction dérangeante, du point de vue racial ou sexuel. Si le discours des sciences naturelles a joué un rôle important dans la constitution de ce mythe sexuel, dont King Kong constitue sans doute l'animal-totem, c'est moins sa proximité avec l'être humain qui fascine dans le singe que la part d'animalité qu'il réactive dans l'homme et qui attire les artistes, les écrivains, mais également les scientifiques.

L'ambivalence (et l'intérêt) de cette figure-singe, c'est qu'elle est un creuset de diverses formes de dominations (sexuelles, culturelles, sociales, ethniques, idéologiques...). Bien loin de s'être émancipé, ce mythe est au contraire le symptôme d'un malaise d'autant plus profond qu'il y a beau temps que la civilisation ne croit plus dans ses figures mythiques. Les amours simiesques ne se jouent pas seulement des confusions des genres et des catégories, elles en provoquent, au niveau non seulement racial, ethnique, mais également communautaire et social. Elles nous plongent dans une véritable hétérotopie littéraire qui exprime sans aucun doute un besoin de la littérature occidentale de *s'ensauvager*. L'étude de ce mythe des amours simiesques

7. *Ibid.*, p. 49.

8. *Ibid.*, p. 47.

éclaire des aspects essentiels de ce qu'on appelle la « civilisation occidentale », parce qu'il nourrit tout un pan érotique voire lascif de celle-ci, parce qu'il contient des germes idéologiques, plus ou moins latents ou changeants, mais qui puisent tous dans nos ambivalences sexuelles, qu'il s'agisse de rêves de régression animale, ou des jouissances que procure l'interdit quand il met en œuvre une transgression bestiale. Une autre référence critique affleure alors à la lecture de cet essai — évoquée d'ailleurs par Antonio Dominguez Leiva : il s'agit de l'ouvrage de Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*⁹, où celle-ci montre comment ce qu'elle nomme l'« orientalisme simiesque » joue le rôle de contrepoint — censé être répulsif, mais en réalité adhésif — dans l'établissement des valeurs de la civilisation occidentale. Antonio Dominguez Leiva ne cherche pas à recouvrir les enjeux politiquement incorrects de ce mythe : ne se contentant pas de faire défiler les variations imaginaires et les fantasmes érotiques d'une virilité devenue bestialité, sont décryptés les mécanismes et les codes des représentations sexuelles d'une histoire culturelle et sociale d'un Occident *civilisé*. Sous la figure du singe lubrique, se dessine aussi bien une histoire des races et du racisme que toute une violence misogyne, latente autrement dit c'est toute l'histoire de la domination humaine qui se déploie en filigrane.

L'intérêt de cet essai n'est pas seulement d'être croustillant. *L'Amour Singe* déploie les complexités de ce que Agamben appelle une « anthropogénèse », effet « de la césure et de l'articulation entre l'humain et l'animal¹⁰ ». Se nouent inextricablement, dans des images d'autant plus tenaces qu'elles sont virtuelles et fantasmatiques, un goût de la menace, une l'excitation érotico-sexuelle qui peut émaner d'une bestialité virile, et au-delà encore, la façon dont l'être humain négocie ses pulsions animales. Agamben voit dans cette polarité ambivalente une expression même de l'humain, en ce qu'elle lui permet de se transcender et de transformer l'« animal anthropophore¹¹ » qui se tapit en chacun de nous. Cette animalité n'en contient pas moins des germes réversibles : que l'homme ne parvienne plus à canaliser son animalité, c'est cette dernière qui finit par avoir sa peau. L'enjeu n'est pas seulement de jouer sur les frontières de l'humain et de l'animal : ces amours simiesques sont également un jeu dangereux sur « la frontière entre l'animal et celui qui le domina » souligne Antonio Dominguez Leiva. Il n'est pas innocent — ni anodin — que le singe ait été l'une des proies de la domination humaine — et

9. D. Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Jacqueline Chambon Éditeur, 2009.

10. G. Agamben, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Rivages, 2002, p. 119.

11. *Ibid.*, p. 24.

pas seulement masculine en l'occurrence. Significativement, les frontières sont menacées de dissolution par ces amours simiesques, signe que lorsque l'érotique puise dans l'hybride, il devient subversion sexuelle. Alors que l'homme se croit capable de maîtriser son animalité et ses instincts — il y voit même une expression de sa puissance et de sa supériorité sur l'animal —, il est toujours susceptible de perdre le contrôle de lui-même. Tout homme peut être submergé par ses pulsions et les instincts surgissent d'autant plus inopinément — et avec d'autant plus de force — qu'ils ont été réprimés — notamment lorsque la loi du plus fort ou la survie de l'espèce sont en jeu. Il ne s'agit pas de dénoncer la bestialité inhérente à chaque être humain ni même d'espérer y renoncer, car c'est précisément la force brutale du singe qui attire, la fascination se nourrissant ici de la répulsion. Ce que *L'Amour Singe* nous rappelle, c'est que « la planète des hommes » est d'abord et, peut-être même surtout, une *Planète des Singes*.

Frédérique Toudoire-Surlapierre
(ILLE, UHA)



Les amours des singes et des humains prêtent initialement au dégoût ou au sourire, selon qu'on soit d'humeur plutôt sévère ou espiègle. Il y aurait là une aberration choquante : au-delà de la parodie grotesque de l'érotisme humain et du brouillage de la frontière entre les espèces, condamné sous la notion de bestialité ou, plus récente, de zoophilie, quelque chose comme une régression à des stades antérieurs de l'existence, dévolution foncièrement honteuse et qui ne peut qu'attirer la catastrophe. Enfin, ce serait également une aberration dans sa marginalité même ; on peine à prendre l'idée au sérieux et l'on doute que l'on puisse écrire à son sujet, encore moins lui consacrer un ouvrage. Et pourtant, la question apparemment excentrique de l'Amour Singe a énormément occupé l'Occident, bien avant que King Kong ne fasse figure de mythe moderne. Au point que l'on peut même la considérer relativement cruciale, comme l'on tâchera de le démontrer.

D'emblée, elle questionne la « rupture abyssale » qui fonde notre rapport à « L'Animal », entendue comme « une discontinuité, une rupture et même un abîme entre ceux qui s'appellent des hommes et ce que les soi-disant hommes, ceux qui se nomment des hommes, appellent l'animal¹ ». Du coup, c'est toute la « machine anthropogénique » décrite par G. Agamben qui est ébranlée, « machine constituée d'une série de miroirs où l'homme, s'il s'y regarde, voit son image toujours déjà déformée en traits simiesques² ». Car, pour le penseur italien, depuis la classification de Linné « *Homo* est un animal constitutivement "anthropomorphe" (...) qui doit, pour être humain, se reconnaître dans un non-homme³ ».

Or, voici qu'un lien érotique se crée entre ces deux extrêmes, entravant « la production de l'humain par l'opposition homme/animal, humain/inhumain ». Ce scandale pourrait bien être, dès lors, au cœur du « conflit politique

1. J. Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 52.

2. G. Agamben, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Rivages, 2002, p. 46.

3. *Ibid.*, p. 120.